



Passionnés de Jésus Christ

Étienne Pernet et Antoinette Fage,
fondateurs des Petites Sœurs
de l'Assomption

Frédérique de Watrigant

desclée
de
brouwer

Biographies

Passionnés de Jésus Christ

Frédérique de Watrigant

Passionnés de Jésus Christ

Étienne Pernet et Antoinette Fage,
fondateurs des Petites Sœurs de l'Assomption

Desclée de Brouwer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rayonnement de saint François-Xavier, le grand missionnaire jésuite, fut considérable sur le clergé séculier de cette région de France et suscita des vocations, dont certains moururent en martyrs⁸.

Mais revenons à Étienne Pernet. À Besançon, il est touché par cet élan missionnaire. Aux dires d'un de ses anciens condisciples, le père Pernot : « Il avait le feu sacré. Il se fit admettre dans les rangs de plusieurs élèves plus avancés que lui qui avaient pris la résolution d'entrer aux Missions étrangères. On disait, en les voyant se promener ensemble : “Voilà les missionnaires qui passent.” » Ce sont les témoignages de ses camarades d'alors qui permettent d'imaginer qui était Étienne Pernet dans ces années-là : ils le perçoivent comme un étudiant, dont on ne sait s'il était brillant, mais qui se situait quand même parmi les premiers dans le classement ; « d'un caractère très doux, assez peu expansif, il était docile, charmant et ne se singularisait pas⁹ » ; « tout le monde l'aimait, il était si paisible qu'on n'avait jamais de discussions avec lui¹⁰ » ; il est également timide : dans ce trait de caractère, on pourrait voir seulement la tradition-nelle réserve des Francs-Comtois, mais le père Pernet avouera lui-même cette timidité, qu'il vit comme un handicap : « Une des choses, dira-t-il beaucoup plus tard, qui m'ont le plus coûté, c'est de paraître en public, de parler en public et de faire quelque chose devant témoin. Je ne suis pas encore parvenu à le dominer mais avec la grâce, on y parvient. » Ses camarades le décrivent comme bien différent de qu'il était enfant au regard de ses proches. Finies la vivacité et les âpretés de caractère constatés alors ! Il est au contraire très aimé pour sa douceur et son effacement. Un effacement qui traduit en réalité, en plus de sa réelle timidité, une immense humilité, une vertu qui ne va pas être sans conséquence sur le parcours d'Étienne. Car à

Besançon, il entre clairement dans l'épreuve du doute. Un doute sur lui-même, et notamment sur ses capacités à devenir prêtre diocésain. Il l'explique luimême en effet par ces quelques phrases : « Je redoutais l'isolement du clergé séculier » et « la responsabilité des âmes m'effrayait ». Parce qu'il est humble et conscient de la grande responsabilité des prêtres, en même temps que des difficultés de leur mission, il s'en sent incapable. Il montre ainsi à l'instar d'un Charles de Foucauld, la haute idée qu'il se fait du sacerdoce. La décision de quitter le séminaire va être longuement mûrie et réfléchie et n'a donc rien de commun avec la fugue de Vesoul quatre ans auparavant. À presque vingt ans, il est déjà un homme de prière et c'est certainement dans la prière qu'il prend cette décision douloureuse. Un acte qui est une épreuve pour lui, mais également pour sa mère, dont le plus cher désir, depuis l'enfance d'Étienne, est de le voir devenir prêtre du diocèse et de pouvoir ainsi s'installer auprès de lui dans une cure de village. Étienne endure ainsi une double souffrance : spirituelle d'abord puisqu'il ne sait plus très bien à quoi Dieu l'appelle ; affective ensuite, car il ne peut ignorer la peine causée à Madeleine ; il connaît de surcroît les difficultés financières de sa mère et sait qu'il ne peut se mettre à sa charge.

Sa décision est prise librement et en plein accord avec ses supérieurs. En effet, la veille du dimanche de la Passion de 1844, il quitte Besançon pour Velleuxon car il a obtenu le droit de se reposer, épuisé par l'épreuve morale et la typhoïde qu'il a contractée. Ce détail révèle un point important de la personnalité d'Étienne Pernet : bien que d'apparence robuste, comme l'était son père, en réalité il n'a pas une santé solide. Victime de la fièvre typhoïde, il connaîtra par la suite rechutes et complications ; il souffre aussi de sévères migraines et régulièrement, il a besoin de se reposer avant de repartir à la tâche. À son retour à Velleuxon, sa mère est alors absente et c'est

chez son père d'adoption, l'abbé Guillaume qu'il se réfugie ; c'est ce dernier qui l'aide à se remettre sur pied. Aucune confidence ne nous est parvenue sur cette rencontre mais il est à gager que le bon abbé a aidé Étienne, non seulement à se rétablir mais également à approfondir sa réflexion dans la liberté. Les vacances terminées, il revient au séminaire, mais il a obtenu de ses supérieurs d'être externe, en habitant une maison d'études dépendant du séminaire ; un an plus tard, en avril 1845, au moment de recevoir les ordres mineurs – la première étape vers la cléricature pour les séminaristes jusqu'à Vatican II – et de revêtir la soutane, il part, cette fois, définitivement¹¹. À vingt ans, Étienne Pernet se trouve totalement démuné : depuis six années, il a fait des études qui l'ont coupé de ses origines paysannes. Faire le même travail que son père lui est maintenant impossible. Il ne peut se permettre non plus d'être à la charge de sa mère ; il lui faut donc trouver un travail qui lui corresponde pour gagner sa vie.

1. Jean THIEBAUD, *Missionnaires du diocèse de Besançon*, p. 115.

2. Anne, 1823 ; Claude-Étienne, 1824-1899 ; Jean-François, 1826-1890 ; Simon « 1 », 1827-1830; Marguerite, 1829-1896; Louis, 1835-1840; Simon « 2 », 1838-1866.

3. Jean-Baptiste Alexandre Guillaume, 1804-1863, curé de Velleuxon de 1833 à 1863.

4. Notes biographiques, n° 121.

5. Témoignage n° 480, de Jean-Claude Pernot.

6. Témoignage – Nîmes, n° 195.

7. En 1819, Pauline Jaricot, informée de la situation critique des Missions avait eu l'idée de constituer des groupes de dix personnes, dont chacune s'engageait à former un nouveau

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

service de Dieu. Étudiant en droit, et passionné de la parole de Dieu, il est inscrit à l'Association pour la défense de la religion catholique et à la Conférence religieuse où il rencontre Lamennais, qui le fascine par la modernité de ses idées (une amitié qu'il devra rompre à la demande du pape, quand Lamennais sera condamné par l'Église). À vingt-deux ans, à la stupéfaction de sa famille et ses amis, il annonce sa décision de devenir prêtre. Il fait son séminaire à Montpellier et à Rome où il est ordonné à vingt-quatre ans. Comme premier lieu de combat pour son sacerdoce, Il choisit le diocèse de Nîmes, car les Cévennes sont un des hauts lieux du protestantisme en France, où il se donne sans compter. Ses armes sont la prédication et le catéchisme. Il va très vite être nommé vicaire général de l'évêque. On en parle comme futur évêque. Mais Emmanuel d'Alzon a, depuis le séminaire, une intuition plus personnelle : travailler, dans une société qui se détourne de la foi chrétienne, à l'établissement du règne de Jésus-Christ par l'annonce et la diffusion de la foi, sous toutes les formes possibles et dans des termes compréhensibles pour tout le monde, sans savoir précisément comment le mettre en œuvre. Ce sont une rencontre, Anne-Eugénie Milleret, et l'existence d'un collège à Nîmes, le pensionnat de l'Assomption, qui vont le conduire à renoncer à une carrière ecclésiastique prometteuse pour se consacrer totalement à son intuition. On connaît le projet d'Eugénie Milleret et l'influence qu'a eue le père d'Alzon ; en 1843, il devient propriétaire et directeur du pensionnat de l'Assomption, un collège fondé depuis cinq ans mais qui est en plein déclin. À son tour, après avoir obtenu l'accord de son évêque pour un essai, il fonde en 1845, l'association de l'Assomption, à la fois embryon de la future congrégation des Augustins de l'Assomption et du Tiers Ordre, et adopte la vie religieuse. C'est à Notre-Dame-des-Victoires, la basilique qu'Étienne Pernet ne

connaît pas encore, qu'Emmanuel d'Alzon prononce ses vœux privés. Les premiers membres de l'association sont les neuf maîtres, prêtres et laïcs, du pensionnat de Nîmes à qui il a proposé de le suivre dans la voie d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Rien de politique dans le combat dans lequel se jette d'Alzon : c'est un catholique républicain et ses ennemis ne sont pas la République et la démocratie mais l'athéisme et l'indifférence religieuse. Provincial comme Étienne Pernet, il a cependant une personnalité radicalement différente. C'est d'abord un méridional, avec tout ce que cela comporte de bouillonnement, de caractère bien trempé, et d'audace. C'est surtout un apôtre qui ne va cesser d'agir pour « faire advenir le Règne de Dieu en moi et autour de moi » : œuvres pour les pauvres, enseignement, éducation, journaux. Rien n'échappe au zèle de ce prêtre d'exception. Tel est celui qu'Étienne Pernet rencontre pour la première fois début juin 1849 en arrivant à Nîmes, où il est accepté comme surveillant. L'Association n'a encore que quatre ans et n'a pas encore reçu l'approbation définitive de l'évêque de Nîmes, empêchant le père d'Alzon et ses disciples de faire leurs vœux publics. Étienne Pernet rejoint ainsi une famille qui ne fait que débiter, mais dès lors, il est pris en charge par le père d'Alzon, qui, pour commencer, lui a payé son long voyage de Paris, par l'intermédiaire de Mère Marie-Eugénie : le 6 juin, à peine arrivé, il commence une retraite accompagnée par le père d'Alzon. Il a fait une excellente impression autant sur le maître que sur ses quelques compagnons :

« Je remarque chez lui de l'ouverture, de la franchise, de la bonne volonté, un esprit sérieux, clair, peu d'imagination... Il me produit l'effet d'un homme solide. »

Déjà Emmanuel d'Alzon envisage de le prendre comme novice, mais auparavant, il a décidé de le mettre à l'épreuve, pour le faire réfléchir sur sa vocation.

1. Le père Pernet a conservé six lettres de sa mère (1846 à 1851) classées dans la correspondance reçue par lui (B, n° 0).
2. Mme Pernot de Fontenelle Marie Angélique, née Tricornot du Tremblay, décédée en 1874 à quatre-vingt-quatre ans. Elle eut trois enfants. Son second fils, Marie Joseph Gabriel (1828-1880), prêtre, eut Etienne Pernet comme précepteur.
3. Témoignage n° 491, du 17 mars 1897 (au noviciat).
4. Lettre de Madeleine d'août 1846.
5. Mgr Affre Denis, archevêque de Paris, 1793-1848.
6. Mme Varichon, née Pernet Françoise Augustine, épouse d'Alexandre Varichon, cousine d'Étienne Pernet.
7. Lettre à sa mère en janvier 1849.
8. Consécration au Cœur Immaculé de Marie en 1836 par l'abbé Charles Dégenettes, curé, et création d'une association de prières sous le titre de Confrérie pour obtenir par Marie la conversion des pécheurs. Statuts approuvés par Mgr de Quelen. Le pape Grégoire XVI élève l'Association au titre d'Archiconfrérie. L'église sera érigée en basilique en 1927.
9. Père Morcel, mariste, 1813-1892.
10. Le cas n'est pas exceptionnel car à l'époque les ordres religieux réclamaient une dot à ceux qui les rejoignaient.
22. Anne-Marie Eugénie Milleret de Brou, 1817-1898.
12. « J'avais conçu le désir de donner toutes mes forces ou plutôt toute ma faiblesse à cette Église qui, seule désormais à mes yeux, avait ici-bas le secret et la puissance de Dieu. »
13. Théodore Combalot, 1797-1876, missionnaire apostolique.
14. Anastasie Bevier.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mérite une explication : incorporés au diocèse de Nîmes, et résidant à Paris, c'est l'archevêque de la Capitale qui aurait dû les ordonner, mais le refus de l'évêque de Nîmes d'écrire à son homologue parisien ne le permit pas. Étienne Pernet, désormais prêtre assumptionniste, a trente-quatre ans. Au soir de la première messe qu'il célèbre le jour de Pâques dans la chapelle du collège de Clichy, il écrit sa joie à Emmanuel d'Alzon, à qui il doit tout. Ce dernier continue à veiller avec attention sur lui tout en le rabrouant vertement si nécessaire. Car il ne peut plus accepter chez le prêtre, la faiblesse du frère ; voici ce qu'il lui écrit le 29 avril 1859 :

« Laissez-moi vous dire, tout d'abord la peine que me fait la disposition de votre âme, qui est toujours portée à une sorte de découragement. Cela sent beaucoup trop la dévote; il y a, au-dessous, une plainte, et même un murmure, que je ne puis accepter de la part d'un religieux. Tout cela contraste avec ce besoin de se donner aux œuvres extérieures. Est-ce qu'on est capable de porter les autres, quand on l'est si peu de se porter soi-même... Retrempezvous dans la prière qui pour vous est encore plus nécessaire que la science et que vous obteniez, en priant, ce courage sacerdotal et religieux, qui vous manque beaucoup trop. »

Pendant toutes ces années, Étienne a grandi au plan spirituel, mais aussi au plan psychologique. Car les difficultés ne lui ont pas manqué, à la fois dans la vie de communauté, mais aussi dans sa propre famille, qui a été à l'origine de sa plus grave crise de conscience.

La maturation psychologique

Étienne est un anxieux qui a constamment besoin d'être rassuré. C'est pourquoi le père d'Alzon, qui lui apportait cette quiétude, a eu une grande importance à la fois dans son cheminement spirituel mais aussi dans sa croissance psychologique. En s'engageant dans l'Assomption, Étienne sait qu'il ne peut plus être un secours pour sa mère et il en est profondément malheureux. En tant qu'aîné, il se sent, en effet, une responsabilité particulière vis-à-vis d'elle et de ses frères et sœur, dont le plus jeune Simon est infirme. Si Madeleine se réjouit que son fils ait trouvé sa voie auprès d'Emmanuel d'Alzon, elle en comprend aussi tout de suite les conséquences pour elle, comme en témoigne une lettre du 24 décembre 1849 :

« Si tu t'engages dans ce corps de religieux, il faut donc que je renonce à toi pour ne plus te voir jamais près de moi, pour ne pas pouvoir te dire mes pauvres raisons en personne, ne jamais avoir un mot de consolation d'un enfant que j'aime tant. Que cela me ferait du bien de te voir, et que cela m'est dur d'en être privée ! Surtout à mon âge, pauvre veuve abandonnée à elle-même. »

Son second fils, Jean-François lui cause, en plus, à cette époque, un souci particulier : il est à Paris, d'où il ne cesse de réclamer de l'argent à sa mère, et est maintenant père d'un enfant, dont il n'a pas encore épousé la mère. La situation matérielle de la famille se dégrade peu à peu, d'autant que Madeleine tombe malade en 1853, ce qui la rend incapable de subvenir aux besoins des deux enfants qu'elle a encore à charge. Trois ans plus tard, en mai 1856, elle débarque à Paris, pour réclamer le secours de son aîné qui se trouve alors à Clichy, ce

qui plonge Étienne dans un dilemme terrible parce qu'insoluble. Jean-François, qui s'est marié et travaille comme agent de police, ne compte aucunement prendre sa mère en charge et c'est sur Étienne que retombe le devoir de trouver une solution. Que peut-il faire d'autre que d'abandonner sa vocation pour assumer la charge de chef de famille ? Le 12 mai, il s'en ouvre au père d'Alzon dans une lettre très émouvante. En réponse, celui-ci lui interdit fermement d'abandonner sa vocation et s'engage, malgré les très graves difficultés financières de la congrégation traversées alors par les Assomptionnistes, à trouver des secours pour Madeleine. Après s'être fait soigner, cette dernière repart en Franche-Comté. Mais l'année suivante, c'est un nouvel appel au secours, encore plus pressant car Madeleine est de plus en plus malade. Elle meurt d'ailleurs le 23 juillet 1857, à 61 ans, sans avoir la consolation de voir son fils ordonné prêtre. Elle confie à Étienne ses trois autres enfants, Jean-François, Marguerite et Simon, une tâche dont le père Pernet s'acquittera jusqu'à leur mort en conservant des liens très affectueux avec eux. Mais il a appris dans cette épreuve, grâce au soutien du père d'Alzon, de Mère Marie-Eugénie et de ses frères assomptionnistes à garder confiance en Dieu et à continuer sur sa voie malgré tout, sans se laisser envahir par la culpabilité. Car dans la petite congrégation, les choses ne sont pas toujours simples non plus. À Nîmes, Il avait trouvé une communauté chaleureuse et fervente où il avait commencé à s'épanouir. Il y avait surtout la présence du père d'Alzon qui veillait avec affection sur lui. S'il occupe avec peine les emplois successifs de surveillant et de préfet de discipline, il va trouver sa pleine mesure au patronage créé par son supérieur. Ce dernier voulait une éducation chrétienne pour ses élèves, ce qui incluait de les former à la charité. Quand Étienne arrive à Nîmes, l'activité charitable du collège comprenait des visites de pauvres, une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Je ne dois pas prétendre être jamais un orateur de mérite et de renom, mais ce n'est pas ce que j'ambitionne. Porter simplement la parole de Dieu, la répandre dans les cœurs comme une bonne semence de vie, faire aimer cette divine Parole, la faire mettre en pratique ; voilà ce qu'on doit ambitionner et rechercher dans la prédication. Avoir l'onction du Saint-Esprit ! Un prêtre très ordinaire en talent et en éloquence peut faire tout ce que j'ai dit, et quelquefois plus efficacement qu'il compte pour rien ses propres ressources⁸. »

Ne trouver sa force qu'en Dieu, est la règle de vie du père Pernet et ce depuis le début de son ministère sacerdotal. C'est l'Écriture sainte qui le soutient et l'inspire dans sa vie spirituelle. Il la lit et la médite quotidiennement à une époque où ce n'est pas si courant – Vatican II est encore loin – dans une belle bible en latin de 1572. C'est là qu'il puise pour ses homélies et les conférences qu'il sera amené à donner plus tard. Il la connaît par cœur et l'utilise pour l'appliquer à toutes les circonstances de la vie, que ce soit dans sa prédication, ses prises de parole diverses ou la direction spirituelle. En public, c'est sa façon de célébrer la messe, plus qu'un don de la parole, qui le fait remarquer et apprécier : le sacrifice eucharistique est assurément au centre de sa vie, et de sa journée. « Pour un prêtre, disait-il, la messe c'est tout. » De nombreux témoignages concordent pour dire qu'il est méconnaissable quand il la célèbre. Lorsqu'il arrive à l'autel, lui si avenant et effacé ordinairement, avance très droit, la tête haute, presque rigide et avec majesté, portant magnifiquement les ornements qu'il souhaite beaux. Il célèbre sans lenteur mais avec intensité, comme totalement absorbé en Dieu. C'est ainsi que le rapporte une jeune fille assistant à sa messe à la basilique de Fourvière en

1893 :

« Au *Pater*, je jouis d'un spectacle que de ma vie, je n'oublierai. Ce n'était plus un homme ni un prêtre qui prononçait ces paroles avec tant de foi, d'amour, de confiance, c'était la voix et le visage d'un être céleste. Chaque parole était prononcée très lentement, surtout à l'*adveniat regnum tuum*, où il s'arrêta plus longtemps... Il devait contempler, dans son amour, ce Dieu à la gloire duquel il consacrait sa vie. »

On imagine la souffrance qui fut la sienne, lorsqu'à cause de ses problèmes de santé récurrents, il est privé de dire la messe pendant plusieurs jours. Cependant c'est au confessionnal, qu'il consacre la majeure partie de son temps ; tous les jours à partir de 5h30, il y assure une permanence. Si dans ce domaine, les témoignages, par force, manquent, le monde qu'il attire est en soi la preuve qu'il excelle dans ce ministère. Déjà, lors de son séjour à Rethel, où on avait demandé aux élèves de la division des moyens de prendre un père spirituel, tous avaient choisi le père Pernet au point que le supérieur de la communauté dut intervenir pour une répartition plus égale. Rue François-1^{er}, le confessionnal occupé par le père, ne désemplit pas, comme le raconte Marie de Longueil⁹, voisine de la maison des Assomptionnistes :

« Il confessait tout le monde. Son confessionnal, près de la porte, encourageait les plus hésitants à venir, les plus pressés à s'en retourner. »

La correspondance du père Picard aussi y fait maintes fois allusion, notamment lorsqu'il obtient du père d'Alzon

qu'Étienne reste rue François-1^{er} au lieu de partir au Vigan : « Que de pénitents en bénissent le Bon Dieu ! » Et plus tard : « Pernet confesse et dirige », « il est absorbé par le confessionnal », « Pernet confesse à mort » et « il fait tous les jours de nouvelles conquêtes par son amabilité et ses manières douces et avenantes. Je suis persuadé qu'il est appelé à faire à Paris quatre fois plus de bien qu'au Vigan et dix fois plus longtemps. » Le père Picard ne pensait pas si bien dire car il était loin de se douter que le « bien » irait jusqu'à la fondation d'une congrégation. Quand s'ajoutera la charge des Petites Sœurs, Étienne Pernet poursuivra ce ministère, et ce jusqu'à la fin de sa vie. S'il attend à la permanence, il n'hésite pas non plus à aller vers ceux, comme les malades, qui ne peuvent venir à lui. Ses pénitents sont aussi très divers, sans distinction de milieu social ou d'âge comme de foi. Son but n'est que de ramener les hommes et les femmes à Dieu – aujourd'hui on dirait évangéliser – quels que soient le temps et les difficultés que cela peut lui prendre. Avec lui, la confession est courte : « Pas plus de trois minutes et trois péchés seulement », racontera une de ses pénitentes, qu'il jugeait un peu trop scrupuleuse et à qui il avait ordonné de ne pas s'étendre. Car avec la grande intuition des âmes et des cœurs que lui donne son extrême sensibilité, il sait aller à l'essentiel tout de suite. Son succès au confessionnal entraîne des demandes de plus en plus nombreuses de direction spirituelle. Là aussi, il fait place à tout le monde, en accompagnant des personnes de toutes conditions : domestiques, employées et dames du monde, religieuses dans lesquelles on ne trouve pas que les Petites Sœurs, prêtres... C'est par sa correspondance que l'on connaît les axes qu'il donnait à ses dirigés. Ce qui frappe d'abord, dans ses conseils, c'est que la sainteté est exigée de tout baptisé, quel que soit son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laissé Antoinette, qui habitait une petite chambre, tout près de leur appartement :

« Elle avait beaucoup à souffrir des inégalités de caractère de différentes personnes avec qui elle travaillait, mais jamais je ne l'ai entendue se plaindre ; au contraire, elle paraissait toujours heureuse et son humeur et sa douceur étaient toujours égales, la faisant chérir de tout le monde. Elle a, pendant sept ans que je l'ai connue dans cette maison, aidé de ses conseils et de sa bourse bien des jeunes filles qui, sans elle, auraient quitté la bonne voie. J'en ai connu plusieurs mais une, entre autres, qui étant tout à fait tombée... s'est souvenue qu'il n'y avait que Mlle Antoinette qui aurait la charité de lui tendre la main... Antoinette n'a pas hésité, elle est allée à elle et a tout fait pour la ramener au bien... La conversion n'a pas eu de suite, mais cela n'a pas rebuté Mlle Antoinette. Elle ne l'a pas pour cela abandonnée, elle est allée la rechercher, l'a consolée et elle a eu la satisfaction et la joie d'arriver à lui assurer une position honorable. Outre les journées qu'elle passait à l'atelier, elle travaillait le matin dans sa petite chambre sans feu. Elle se levait à 6 heures et on se demandait à quoi passait l'argent qu'elle gagnait. Ses goûts étaient simples, sa mise propre mais très modeste et malgré tout cela, elle n'avait aucune épargne... Tout l'argent qu'elle gagnait servait à aider des jeunes femmes qui souffraient de la misère dans leurs ménages. Que de loyers dont elle a payé ce qui manquait ! »

Sabine Bernard doit aussi à Antoinette son retour à Dieu et fut marquée toute sa vie par la douceur et la délicatesse qu'elle

employa alors :

« Je puis dire à sa louange que si j'ai continué à pratiquer, c'est à elle, à son bon exemple que je le dois. »

Déjà, malgré une apparence chétive et souffreteuse, Mlle Fage a ce charisme d'attirer et de mettre en confiance. Elle a pris comme directeur de conscience, un jeune dominicain, le père Faucillon⁸, sous-prieur du couvent de Paris, qui a perçu ses grandes qualités, mais aussi ses fragilités et qui va la guider d'une main ferme à approfondir son amour de Dieu et du prochain ; quitte parfois à refréner les ardeurs de sa pénitente comme en témoigne cette lettre :

« Si vous continuez à travailler comme vous faites, vous serez bien vite accablée ; votre santé doit en recevoir une rude atteinte et votre piété également. Il est temps que j'intervienne pour y mettre ordre. Vous avez eu la simplicité de me faire connaître ce que vous souffrez par l'excès de travail, ayez aussi la docilité de bien faire tout ce que je vais vous dire. Jusqu'à présent, je m'étais contenté de vous recommander la modération dans le travail, aussi bien pour votre corps que pour votre âme ; aujourd'hui, ma fille, je vous l'impose formellement. Je vous ordonne donc, en vertu de l'autorité que Dieu m'a donnée sur vous, et de l'obéissance que vous m'avez promise, de vous arranger à vous fatiguer moins. Ne vous chargez pas de tant d'ouvrage ; n'acceptez que ce que vos forces vous permettent d'accepter, en vous réservant toujours le temps suffisant pour votre sommeil, vos repas et vos exercices de piété. Conformez-vous, donc, ma

fille, à ce que je vous prescris ; cela sans scrupule de conscience, car je ne vous commande rien sous peine de péché, mais cependant je le veux⁹... »

À la désolation d'Antoinette, le père Faucillon quitte Paris pour devenir prier du Couvent de Nancy, obligeant ainsi sa dirigée à chercher d'autres confesseurs. Elle resta cependant en relation avec lui jusqu'à la fin de sa vie. En 1853, il lui a conseillé un des premiers patronages de Paris, dont les aînées s'étaient regroupées dans l'association Notre-Dame du Bon Conseil. Cette association a été fondée sur la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, par une Tertiaire domini-caine, Mlle Gaillardin¹⁰. Plus tard Antoinette dira :

« C'est à Notre-Dame du Bon Conseil que je dois ma vocation. »

Elle y trouve en effet un lieu qui lui permet de se donner plus encore aux autres et en particulier aux pauvres. Les jeunes filles sont chargées chacune de visiter des pauvres et des malades, pour y distribuer des bons de viande et de pain fournis par Mlle Gaillardin, qui conseille aussi aux jeunes filles de faire des dons personnels puisés dans leurs économies. Dans ce but, Antoinette travaille encore davantage, se prive de feu au point de se faire réprimander par son directeur spirituel, comme on l'a vu plus haut. Malgré sa soif de Dieu, du fait de son indépendance de caractère et de sa santé précaire, elle ne se croit pas appelée à la vie religieuse. Proche des Dominicains, elle pense plutôt à leur Tiers Ordre. Mais contre toute attente, son directeur spirituel, le père Faucillon, ne la soutient pas dans cette voie : « Je ne crois pas que vous ayez la vocation du Tiers-Ordre, lui répond-il sèchement, tenez-vous l'esprit en repos de ce côté. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

garçons³ que le père Pernet connaît bien. Cependant, il n'existe rien de gratuit pour les malades qui n'ont pas les moyens de se payer une aide à domicile ; c'est ce créneau que visent les gardes-malades du père Pernet, d'autant que ce dernier sait par expérience que le nombre des lits d'hôpitaux est insuffisant pour prendre tous les pauvres qu'on y envoie. C'est donc dans ce quartier que, le 5 juillet, Marie-Antoinette Fage déménage avec sa fidèle Eugénie. Un endroit qu'elle connaît bien et dont elle n'a pas gardé les meilleurs souvenirs, comme elle l'écrit dans son petit journal :

« Le seul où je n'eusse jamais voulu habiter, car il me rappelait des souvenirs d'enfance, de famille, déchirants, et ma pauvre mère y était morte. Cependant, comme cela ne concernait que moi, j'eus assez d'empire sur moi-même pour ne pas le laisser voir et notre bon père ne l'a jamais su. »

C'est parce qu'il est proche de la résidence des Pères de l'Assomption et très populaire que le père Pernet l'a choisi : « Une population nombreuse et une quantité immense de pauvres, indique Mlle Fage après l'avoir visité, offrant un vaste champ à l'exercice d'une œuvre toute de charité » qui approuve le choix de son directeur. De plus, le curé de la paroisse⁴ les accueille à bras ouverts, et lui fait la promesse de les aider à payer le loyer de la rue Saint-Dominique. Rien de luxueux dans ce logement, où les premières sœurs ne disposent comme meubles que de six vieilles chaises, que l'on transporte, selon les besoins, du réfectoire à la salle de communauté ou à l'oratoire, de deux vieilles tables boiteuses et d'une grande armoire sans fermeture. Pour la cuisine, ni marmite ni plat, mais seulement deux casseroles et une assiette, une tasse et des

couverts par personne ; ce n'est pas une surprise, car le père Pernet, bien avant leur emménagement, avait prévenu Mlle Fage des difficultés matérielles auxquelles elle se trouverait confrontée :

« Nous passerons par les rudes épreuves de la pauvreté, ne gagnant rien, ne possédant rien. Il nous faudra peut-être manquer même du nécessaire, c'est-à-dire manquer de pain, de vêtement pour nous couvrir et de bois pour nous chauffer pendant la rude saison d'hiver. »

Il ne croyait pas si bien dire car Mlle Fage se retrouve à la tête d'une petite communauté de huit personnes – Marie Maire âgée de trente-six ans, la première à avoir suivi le père Pernet, Denise Caysac, vingt-six ans, Léontine Martin⁵, le père veuf et malade de cette dernière, Eugénie, et de deux autres sœurs, Céline Magnoux et Maria Mougeot⁶ – qui ont d'autant plus besoin de se nourrir qu'un rude travail les attend.

La grande épreuve de la pauvreté

Ce sont les carnets tenus par Antoinette Fage qui révèlent au quotidien les difficultés qui la préoccupent le plus ; ce qui apparaît au premier abord, c'est l'extrême dénuement matériel dans lequel sont plongés les habitants de la rue Saint-Dominique. Dès juillet, Mlle Fage, en écrivant qu'elle ne dispose que de 300 francs et quelques sous – dont la plus grande partie a été dépensée en frais de déménagement et de loyer – s'engage pourtant à ne rien recevoir des malades qu'elles prendront en charge : « Jusqu'alors, on avait reçu l'argent que les malades pouvaient offrir en échange des soins qui leur

avaient été donnés. Il y en avait même chez lesquels, on était nourri. À l'avenir rien de tout cela. Il ne sera permis à aucune sœur de ne rien accepter des malades ou de la famille des malades pauvres et abandonnés, soit en argent, soit en nourriture », écrit-elle dans ses carnets. Sur ce point, Étienne Pernet a demandé conseil à son supérieur ; c'est ce dernier, le père Picard, qui pose le principe de la gratuité absolue et la règle de ne jamais soigner les riches. Mlle Fage ne dispose d'aucune ressource nécessaire à la vie de la petite communauté. Elle est préparée, depuis toujours, à cet abandon à la Providence car c'est ainsi qu'elle a toujours vécu; dès lors, le père Pernet et Antoinette Fage inscrivent la fondation dans la pauvreté. En effet, il ne s'agit pas seulement d'aller vers les pauvres, mais de vivre soi-même cette pauvreté. Ce sont les Pères de l'Assomption qui leur donnent au départ ce qui leur manque en vaisselle. Mais d'autres viennent aussi à leur secours, toujours aux moments les plus critiques et confirmant ainsi la conviction du père Pernet et de Mlle Fage, que tout vient de Dieu : Mère Marie-Eugénie, le père Picard, ses sœurs du Tiers Ordre dominicain et d'autres donatrices généreuses sont citées avec reconnaissance dans les carnets ; Antoinette y note aussi scrupuleusement les dépenses de chaque mois, et les petites sommes données qui permettent de rembourser le crédit pris chez les commerçants, le propriétaire... car pour le loyer, le curé de la paroisse n'a pas tenu parole, et il ne vient à leur secours qu'épisodiquement. Les deux premières années, les dons ne servent qu'à résorber en partie les dettes qui s'accumulent : « Avec ces secours, nous vivons au jour le jour et nous acquittons à mesure les dettes que nous avons contractées les mois précédents, afin de nous ménager la confiance de nos marchands », note Mlle Fage en octobre et les mois suivants. Pour le premier Noël de la communauté, elles n'ont même pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sans l'avoir jamais rencontrée telle que je la ressens aujourd'hui, et telle, que la mort seule peut la briser... »

Étienne Pernet est bien dans le même esprit, quoique plus réservé selon sa nature, quand il lui répond :

« Vous avez tout ce que vous demandez, non seulement pour 67, mais pour toujours : cela continuera encore dans l'éternité. Il y a des unions éternelles en Notre Seigneur, en Dieu¹⁸. »

Pour elle, il est à la fois un père et un frère. Pour lui, elle est sa fille et sa sœur, dont il s'inquiète quotidiennement, même quand ils sont éloignés. Et les séparations sont fréquentes durant ces cinq années, car Étienne Pernet demeure obéissant aux demandes de ses Supérieurs et très actif dans sa communauté ; très sollicité, il répond aussi à tous les appels au secours qui lui sont adressés. Alors que la fondation semble avoir passé les écueils les plus difficiles, et qu'elle a enfin trouvé un havre, où, elle va pouvoir s'enraciner, la guerre de 1870 éclate. Antoinette Fage et le père Pernet vont se trouver séparés pendant des mois, cette fois, sans même pouvoir correspondre facilement. La guerre va être source de nouvelles épreuves où ils n'auront pas la compensation de s'appuyer l'un sur l'autre.

1. Sr Marie Denise, P.S.A., 1838-1866, Denise Cayzac, décédée le 22 août à Paris.

2. Simon Pernet, 1838-1866, décédé à Paris le 20 juillet.

3. Patronage Saint-Jean où le père Pernet a consacré un peu de son temps les années précédentes.

4. Curé de la paroisse Saint-Pierre du Gros-Cailou depuis 1849 : abbé Castan.
5. Léontine Martin, Sr Marie de l'Assomption, garde-malade des pauvres. Entrée en 1865, sortie en 1867.
6. Maria Mougeot, Sr Marie de l'Immaculée Conception, P.S.A., entrée en 1865, vœux privés le 8 décembre 1867, sortie le 5 août 1869.
7. Carnet, mai 1866.
8. Carnet, juillet 1865.
9. Cette date sera celle retenue par la Congrégation comme la date officielle de la fondation.
10. 25 mai 1865.
11. M. Joséphine Dumont, Sr Marie Joseph de la Sainte-Famille, P.S.A., 1835-1901. Entrée en janvier 1867, vœux privés le 8 décembre 1867.
12. Curé de Saint-Pierre de Chaillot : M. Causse.
13. M. de Borie.
14. Mère Bigourdan : Suzanne Malina, 1826-1887, supérieure des Filles de la Charité de Saint-Philippe-du-Roule, sur décision du curé, logea les P.S.A. dans la maison d'œuvres, 15, rue de Monceau puis au 11.
15. Père Galabert Victorin, A.A., 1830-1885, fondateur de la Mission d'Orient.
16. Novembre 1865.
17. Lettre du 22 janvier 1866.
18. Lettre du 1^{er} janvier 67.

VII

L'épreuve de la guerre et de la persécution

Les événements politiques qui bouleversent la France en 1870 et 1871 vont avoir des conséquences importantes sur la vie d'Antoinette Fage et d'Étienne Pernet, comme sur celle de leurs contemporains. Ce n'est pas la première grosse turbulence politique qu'ils connaissent mais, en 1848, plus jeunes, ils n'avaient encore ni l'un, ni l'autre charge d'âmes. Cette fois aussi, c'est l'intégrité même de leur pays qui est menacée et, tout en étant religieux, ils n'en sont pas moins citoyens d'un pays qu'ils aiment profondément tous les deux, comme en témoignent les lettres qui nous sont parvenues. Ils vont aussi expérimenter personnellement pour la première fois l'anticléricalisme et l'athéisme qu'ils voyaient monter dans la société française. Cette expérience leur permettra, *a contrario*, de poursuivre résolument l'œuvre fondée cinq ans auparavant et de l'orienter plus encore dans le sens de la mission évangélisatrice. Pour comprendre dans quel contexte vont vivre Antoinette Fage et Étienne Pernet, il faut, au préalable, décrire rapidement l'histoire qui, en moins d'une année, va bouleverser totalement le pays.

Les événements

Le 19 juillet 1870, l'empereur Napoléon III¹ déclare précipitamment la guerre à la Prusse, en réponse à une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marquée, de plus, par une haine féroce pour tout ce qui touche au religieux. Pendant la guerre, les prêtres français avaient pu craindre, comme l'a noté Étienne Pernet, l'hostilité des Prussiens envers les catholiques et à Mayence, les deux Assomptionnistes ont été protégés par Mgr Von Ketteler. Avec la Commune, les religieux et les prêtres sont traqués et menacés de mort au quotidien. Certes, la menace est limitée à Paris mais la famille religieuse des Assomptionnistes, avec les Religieuses du couvent d'Auteuil, la maison des Augustins de l'Assomption rue François-1^{er} et les communautés des Petites Sœurs, y est justement très implantée et ainsi exposée à un réel danger : de nombreux prêtres, à commencer par l'archevêque de la capitale, Mgr Georges Darboy, sont assassinés durant ces quelques mois. Le couvent d'Auteuil est saccagé, obligeant les religieuses à s'enfuir. Les deux mois à venir sont donc lourds de périls pour la fondation dirigée par Antoinette Fage et Étienne Pernet. Ils marquent aussi les commencements d'un athéisme et d'un anticléricalisme virulents qui bouleversent la place de l'Église dans la société française, et démontrent l'urgence de la mission, comme l'avaient déjà compris Eugénie Milleret, Emmanuel d'Alzon et, à leur suite, Étienne Pernet et Antoinette Fage. La Commune est proclamée le 18 mars, soit quelques jours à peine après le retour du père Pernet à Paris. Il va à nouveau quitter Paris mais cette fois, pour protéger sa vie. Dès la proclamation de la Commune, il a revêtu des habits civils de façon à pouvoir circuler sans être inquiété. Le journal de la communauté fait état de la surprise de Mère Marie de Jésus, la première fois qu'elle le voit ainsi :

« Un jour, notre Père vint habillé en laïc. Le saisissement de notre Mère fut si grand qu'elle faillit se trouver mal. Notre vénéré Père passa la nuit dans son "château", nom

qu'il donne à notre maison. »

Il s'installe rue Violet pour se cacher et protéger les Petites Sœurs d'une éventuelle incursion des Communards. La journée du 19 avril va lui montrer que les précautions ne sont pas vaines. Ce jour-là, il quitte son refuge pour se rendre rue François-1^{er} ; sur le chemin du retour, au Champ-de-Mars, il est reconnu malgré ses habits civils par un jeune garde national qui se vante d'interpeller son sixième prêtre de la journée. On l'amène à un premier officier, qui lui somme d'avouer s'il est prêtre ; ce que le père Pernet confirme sans hésitation. Conduit ensuite pour comparaître devant le délégué de la Commune, au commissariat du quartier de Grenelle, il réussit à faire prévenir un habitant du quartier¹⁹, qui accepte de répondre de lui et de le faire reconduire rue Violet. Il est sauf mais l'alarme a été assez chaude pour que le père Picard lui ordonne de partir immédiatement à Arras²⁰, dans une de leurs maisons d'éducation, où plusieurs Assomptionnistes se sont déjà réfugiés. La séparation avec les Sœurs lui pèse cette fois bien plus que durant ses sept mois d'exil en Allemagne. D'une part, il se ronge d'inquiétude pour ses frères et sœurs restés dans la capitale ; d'autre part, il n'a pas la consolation d'exercer auprès de milliers d'hommes un ministère utile ; les jeunes de la maison ne lui suffisent pas. Cette fois, il peut correspondre avec Mère Marie de Jésus, ce qu'il ne se prive pas de faire. En cette journée du 19 avril, parce qu'il n'a pas caché son identité, le père Pernet a montré une fois de plus un réel courage physique. Mère Marie de Jésus n'est pas en reste non plus. Au début de la Commune, le quartier de Grenelle est moins agité que ceux d'où est partie l'émeute – Ménilmontant et Belleville – mais, du fait de son emplacement, avec l'arrivée de l'armée des Versaillais aux portes

de la capitale, il est une nouvelle fois exposé aux bombardements qui commencent début avril. La Supérieure décide alors, sans hésiter un instant, de transformer à nouveau la rue Violet en hôpital. Les premiers blessés sont amenés fin avril. À la différence du premier siège, les sœurs n'accueillent pas des hommes qui les défendent, mais des ennemis, ceux mêmes qui traquent et massacrent prêtres et religieux. Dans ces événements tragiques, Mère Marie de Jésus et la communauté ne cherchent qu'à répondre à la vérité de leur vocation de charité universelle. C'est pourquoi leur maison est ouverte à tous, quelles que soient les divergences politiques et religieuses. L'avantage est que la rue Violet, au contraire d'autres maisons religieuses, est miraculeusement préservée de la violence des révolutionnaires pendant toute la durée de la Commune. Les sœurs reçoivent aussi des vivres, qui leur permettent de ne pas mourir de faim et de nourrir les pauvres qui viennent demander du secours. L'inconvénient est qu'elles risquent de payer cher leur générosité quand les Versaillais se rendront maîtres de la ville. Lorsque ces derniers entrent dans Paris, ils poursuivent, en effet, les communards jusque sur leurs lits de malade : rue Violet, Mère Marie de Jésus doit s'interposer elle-même pour empêcher les soldats d'achever les agonisants. Il reste également la menace permanente des obus et des balles perdues. Durant ces deux mois, Antoinette Fage n'a jamais perdu son sang-froid; comme pendant la guerre, elle a fait face seule, privée du soutien de son directeur, et prouvé ses qualités de Mère supérieure. Comme Étienne Pernet, elle est prête à tout pour se conformer à la volonté de Dieu :

« Si nous sommes choisies du Bon Dieu et destinées par lui à passer par toutes les rigueurs de la plus extrême pauvreté, à ce point d'être exposées à mourir de faim, à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Elle était très indépendante. » Parce que les Petites Sœurs sont soumises à un travail harassant et confrontées à des milieux très déchristianisés, elle partage totalement les vues de son directeur sur l'importance de la formation spirituelle et les qualités qu'elles doivent acquérir. Car le but proposé pour les sœurs par les deux fondateurs n'est autre que la sainteté, et c'est pourquoi tout en manifestant sa tendresse, Mère Marie de Jésus pratique la correction fraternelle, écarte les postulantes dont elle doute qu'elles puissent acquérir les qualités qui en feront des sœurs irréprochables, à la fois dans leur travail à l'extérieur et dans leur vie communautaire. Et à chaque fois, c'est un chagrin terrible. Comme le père Pernet, elle veille personnellement sur leur formation en assistant elle-même, par exemple, au cours de l'histoire de l'Église dispensé aux novices. Son travail ne l'empêche pas de mener une intense vie de prière : elle ne manque jamais la messe quotidienne, où elle se tient à genoux malgré ses douleurs ; chaque jour, elle médite les Écritures de la liturgie, sans compter celle d'une station du chemin de croix une journée entière, ou une semaine. En décembre 1874, elle prend l'habit religieux, se soumettant à l'avis du père Pernet, alors qu'au départ, elle ne le partageait pas : il lui semblait en effet que les sœurs, vêtues ainsi, risquaient de se voir fermer des portes. Encore un exemple de l'obéissance qu'elle a toujours manifesté à l'égard de son directeur. Le 3 juillet 1875, après la reconnaissance officielle de la congrégation par le diocèse de Paris, elle prononce ses vœux canoniques avec trente autres sœurs. Le soir même, une dame bienfaitrice, qui assiste à la cérémonie lui écrit :

« Madame, et bien chère Marie de Jésus. Je suis empressée à vous donner ce nom qui doit vous être si cher maintenant. Oui, je comprends votre bonheur, votre

reconnaissance et aussi votre confiance. Vous savez avec quel intérêt j'ai suivi votre œuvre dès son origine et combien j'ai partagé de cœur vos épreuves. Le bon Dieu a exaucé vos vœux et béni votre zèle. Quel bien, vous êtes appelée à faire aux âmes et aussi quelle récompense vous sera réservée ! »

Le 15 octobre 1878, à Sèvres, elle fait ses vœux perpétuels accompagnée des Sœurs Marie de la Croix et Marie Joseph. Entre-temps, elle a dû personnellement batailler, car l'archevêché de Paris voulait garder les Petites Sœurs sous son autorité directe, en leur nommant un autre supérieur ecclésiastique qu'Étienne Pernet. C'est avec le père qu'elle a tout décidé et inventé, et il n'est pas question pour elle de changer. Au fil des années, le temps lui manque de plus en plus pour s'entretenir en particulier avec son directeur, comme elle s'en plaint avec sa franchise habituelle :

« Permettez encore, mon bon Père, puisque je suis en train de vous ouvrir mon cœur, que je vous dise ce qui ajoute à mes souffrances : c'est de n'avoir jamais comme autrefois la facilité de vous voir, ni de vous parler seule et librement. Pourquoi me direz-vous, ne le pouvez-vous plus ? Là est le point délicat. Permettez-moi de ne pas vous le dire, parce que je vous connais assez pour savoir que vous le verrez... En me voyant marcher, vous me supposiez bien établie dans la sainte indifférence mais il n'en est rien, et, en serait-il ainsi, je ne serais pas dispensée de venir à vous. Cela ne doit point vous étonner. Toutes mes enfants ont sur qui s'appuyer pour aller à Dieu : Père, Mères. Moi, je n'ai que vous seul en qui je puisse avoir confiance, et je puis vous affirmer que

vous l'avez tout entière. »

Pourtant, le père est conscient de la lourde charge qui repose sur les frêles épaules de la Supérieure, alors que lui-même est débordé :

« J'ai beau me raisonner, je suis inquiet quand même de tous les tracas où vous devez vous trouver plongée en ce moment difficile. Dites-moi tout là-dessus ; la vérité complète mettra mon esprit dans une assiette plus tranquille, plus résolue au moins que le silence ou les réticences qui me font tout supposer. Quoi ? des constructions ? – Quoi ? du notaire ? – quoi ? du crédit foncier et des intérêts ? – quoi ? des dépenses courantes et des fournisseurs ordinaires ? Comment vos offices du dimanche et les confessions³¹ ? »

À partir de 1878, la fidèle Eugénie – qui n'entrera jamais dans la vie religieuse, tout en partageant la vie et le travail des sœurs – se met à son service comme secrétaire. La souffrance physique de Mère Marie de Jésus, dont elle ne se plaint jamais, s'aggrave en effet avec les années : avec le visage mangé d'eczéma, de grandes difficultés pour se déplacer qui la condamnent le plus souvent au fauteuil, elle garde cependant le sourire. Si elle a gardé son énergie, elle sent que le corps ne suit plus, comme elle l'écrit à son directeur :

« Pauvre cœur, que peut-il tout seul quand le corps fléchit et que la vie de l'intelligence se ressent de la faiblesse corporelle. Quels que soient ses élans, il languit et semble s'étioler parce que l'enveloppe qui le contient ne lui laisse aucun essor pour l'action. Mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

encore car nous n'avons plus aucune ressource et je ne vois aucun moyen de nous en procurer. Comment se disperser et où se réfugier, si Dieu ne nous vient en aide ? Sérieuse question dont il est impossible de ne pas se préoccuper pour vous d'abord, sinon pour tous et d'un même coup. Je vous entends me dire : mon enfant, ayons confiance en Dieu. Oui, mon bon Père, vous avez raison pour chacun de nous en particulier, mais si en tout temps les Pères et les Mères ont reçu de Dieu la mission de veiller sur les enfants qu'il leur a confiés, comment pourraient-ils, dans les temps malheureux que nous traversons, ne pas craindre chaque jour de les voir exposés aux horreurs des révolutions ? Je veux chasser de mon esprit ces pénibles pensées, je ne puis, elles reviennent sans cesse⁴⁴. »

Les horreurs de la Commune n'étaient pas si lointaines et en matière de révolution, ils en ont déjà traversé deux. Dans sa réponse, le père Pernet essaie de la rassurer, lui assurant que les congrégations féminines ne seront pas inquiétées et qu'elle n'a rien à craindre pour ses filles. Par contre, il est sûr que les congrégations d'hommes « seront toutes exécutées » ; mais le 7 octobre, il est nettement plus pessimiste.

« Dans le dernier conseil tenu par nos ministres, mardi de cette semaine, il aurait été décidé que l'on fermerait les chapelles de toutes les congrégations non autorisées et que l'on procéderait à cette fermeture générale le jeudi et le vendredi suivants, c'est-à-dire aujourd'hui et demain. Si cela se fait, ce sera comme un coup de foudre qui aura éclaté sur les têtes ; ce sera en même temps un coup du diable des plus perfides, des plus cruels et des

plus habiles pour le mal incalculable qui en sera la suite. »

La rumeur s'avérera encore fausse, ou du moins remise à quelques semaines. Les Sœurs continuent leurs gardes comme si de rien n'était, mais sont quand même rassurées de retrouver en octobre leur Supérieure qui, dès son retour, s'organise en cas d'expulsion. Sur ses prudents conseils, le père Pernet lui remet tous les écrits relatifs à l'œuvre qu'il conservait dans sa cellule rue François-1^{er} et que Mère Marie de Jésus s'empresse de mettre en ordre. Bien lui en a pris, car le 5 novembre après les Barnabites et les Carmes, les Assomptionnistes sont expulsés de la rue François-1^{er} à 6 heures du matin. Ils se trouvent alors réunis à la chapelle pour la messe, qu'ils terminent et poursuivent en chantant des *Miserere* sans s'occuper des agents présents. À 8h30, ces derniers, lassés, intimement l'ordre aux religieux de cesser l'office et de quitter les lieux. Ce n'est qu'après avoir porté le Saint-Sacrement à la sacristie, qu'ils quittent la rue François-1^{er} pour se rendre, à pied et en récitant des rosaires, avenue d'Antin, où ils peuvent se réfugier. À 10 heures, le père Pernet vient rue Violet célébrer sa messe. Le même jour les novices alors à Sèvres sont expulsés à leur tour et sont accueillis par un ami des pères, M. Février, rue Bayard à Paris. Leurs malheurs ne s'arrêtent pas là, car le père d'Alzon, dont la santé s'est beaucoup affaiblie depuis quelques années, est au plus mal à Nîmes. Le père Picard y est parti dès le lendemain de l'expulsion et c'est le père Pernet qui le remplace avenue d'Antin. La Mère Marie de Jésus, elle, se débrouille pour trouver tout ce qui manque en vêtements, linge, meubles, et nourriture aux proscrits. Pendant ce temps, alors que les agents sont aux portes de son collège, le père d'Alzon s'éteint

doucement à Nîmes. Il meurt le 21 novembre, en la fête de la Présentation de la Vierge Marie, à 70 ans. Lucide sur son époque, et homme de combat, il n'en était pas moins plein d'espérance sur la résistance de l'Église aux secousses violentes de l'époque : « Regardez autour de vous, disait-il quelques jours avant de mourir, qu'est-ce qui ne tombe pas excepté l'Église ? » C'est une grande perte pour le père Pernet, comme pour toute la famille religieuse assomptionniste. Après les obsèques, il écrit à Mère Marie de Jésus :

« Je n'ai jamais rien vu, ni rien éprouvé de pareil de ma vie. C'était le triomphe d'un saint qui se révèle quand il n'est plus. Lorsqu'il était exposé à la chapelle du collège, la foule ne désemplissait pas de ceux qui venaient prier aux pieds du Père et faire toucher à son cercueil les objets qu'on avait à la main. »

Le lendemain, lors d'une seule séance du Chapitre, le père Picard est élu, à l'unanimité, Supérieur général de la congrégation. Au retour, le père Pernet s'arrête à son tour dans la communauté de Perpignan. L'année 1881 s'annonce sous de meilleurs auspices car la persécution semble épargner les Petites Sœurs. Malgré cette épée de Damoclès, les fondateurs continuent à établir d'autres communautés en France, ce qui fait écrire le père Faucillon à son ancienne dirigée :

« Elles vont bien, vos œuvres ! je vous admire de faire des fondations en ce moment. Vous avez une foi à transporter les montagnes. Que Dieu vous assiste dans la mesure même de la confiance que vous lui témoignez. »

Mère Marie de Jésus espère enfin pouvoir se rendre à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ainsi chaque fondation en tenant compte en plus, à la fois de l'avis de son Supérieur, de celui de Mère Marie du Saint-Sacrement, de la question de « personnel religieux » et de leurs ressources: un équilibre délicat toujours difficile à établir.

Homme de prière abandonné à Dieu, il n'en est pas moins un actif, qui travaille durement : « Le fondement de mon espérance pour cette grande œuvre de Jésus-Christ, c'est que nous ne sommes rien, et qu'il a fait et continue à faire tout de rien, quand il s'agit des instruments qu'il se choisit. Cela ne veut pas dire que nous devons nous croiser les bras, rester oisifs, et regarder la rue comme les apôtres et les disciples sur le mont de l'Ascension, et quand N-S eut disparu. Nous mourrons à la peine pour la cause de N-S et celle de nos enfants, tout en nous considérant jusqu'à la fin, comme des serviteurs inutiles⁹ », écrit-il à Mère Marie du Saint-Sacrement, qui se trouve alors à Londres. Ils se partagent en effet les visites des communautés, mais lui-même ne ménage pas sa peine : par exemple, pour cette seule année 1885, en février, il est à Lyon d'où il va à Perpignan et à Nîmes en mars ; en mai, il est à Lyon ; en septembre-octobre, à Londres et à Dublin ; il n'y a pas une année où il ne s'absente deux à trois mois, pour des voyages fatigants et longs en bateau, train ou voiture. L'âge et les ennuis de santé ne le freineront aucunement ; chaque fondation nouvelle lui demande un voyage de prospection et ensuite c'est une nouvelle communauté à ajouter pour les visites annuelles, sans compter les Dames Servantes et les Fraternités qui se développent autour des fondations. Après Nîmes, est fondée une deuxième communauté à Londres (1886) ; un Londres auquel il est particulièrement attentif, tant il a été touché par la misère ouvrière qui y règne, sans aucun équivalent ailleurs en Europe. Il s'y est aussi fait un ami en la personne du cardinal Manning,

archevêque de la ville. Celui-ci s'intéresse également de très près à la condition ouvrière et partage le même rêve apostolique qu'Étienne Pernet, comme celui-ci le confie à Mère Marie du Saint-Sacrement :

« Son Éminence m'a confié son rêve favori qui était de refaire la « domesticity » – la famille – chez les ouvriers et les gens du peuple, en lui rendant son vrai et seul fondement, Jésus-Christ, que la politique des temps modernes et la libre pensée ont renversé et détruit et veulent encore plus renverser et détruire¹⁰. »

Le développement à l'étranger s'explique aussi par un contexte politique menaçant, sur lequel le père Pernet est sans illusion. Pour parer à l'avenir incertain, les fondations hors des frontières de l'Hexagone, peuvent être des solutions de repli précieuses. Ce qui n'empêche pas, par ailleurs, de fonder aussi en France. Une deuxième communauté est en effet fondée à Lyon (1887) ; ensuite ce sera Dublin et New York (1891). Concernant cette dernière, l'immense océan n'est pas un obstacle suffisant pour empêcher le père Pernet de faire une visite : le 29 avril 1893, alors qu'il approche des soixante-dix ans, et a subi de sérieux accidents de santé, il s'embarque au Havre accompagné de quatre sœurs à destination de New York¹¹. Une ville qu'il va arpenter pour la découvrir, comme il le fait à Londres et dans toutes les villes inconnues. C'est par ses lettres, fourmillant de détails, qu'est révélée sa grande curiosité d'esprit, son ouverture aux autres et son incroyable capacité d'adaptation ; plongé au cœur du nouveau monde si différent de la vieille Europe, il ne met que quelques jours pour en comprendre le fonctionnement : « Ce qui frappe à New York,

écrit-il¹², c'est l'agitation et le mouvement dans tous les sens, des avenues et des rues... En foule, dans ce pays comme dans les autres, on court après l'argent, on cultive le veau d'or, mais il y a cette différence que dans les autres régions, on en prend, on en laisse, on ne va pas à ce qui coûte trop, tandis qu'à New York, tout le monde peine, chacun veut être par ses œuvres et arriver en ne se ménageant pas » ; ou encore : « J'aime l'activité, l'expansion et la raison pratique des gens d'ici. Ils ne vous disent pas de paroles banales et ne font pas de mouvements, ni de démonstrations inutiles¹³. » Dans une autre lettre, il note la puissance des Jésuites et la nécessité de ne pas s'en faire des ennemis. Aux États-Unis, comme ailleurs devant des paysages grandioses, il sait s'émerveiller de leur beauté : « Nous étions à cinquante lieues à peu près dans les terres et sur la rive droite de l'Hudson. Les horizons sont à perte de vue, malgré des montagnes toutes couvertes de demeures, de fermes et de fabriques. Par une belle journée, c'est féerique tant c'est grandiose », écrit-il après avoir été invité chez des familles amies aux environs de New York¹⁴. Après un mois d'un séjour éreintant, où il a notamment lancé les Dames Servantes, il reprend le bateau pour repartir directement sur Nîmes où se préparent des fêtes en l'honneur du père d'Alzon. Il ne regagne Paris que début juin. Après la fondation de Dublin, c'est Saint-Étienne (1892) puis une troisième communauté dans les environs immédiats de Lyon (Oullins 1895), une seconde en Irlande (1897), Amiens et Saint-Ambroise à Paris (1898) et Roanne (1899) quelques mois avant sa mort. Mais ce ne sont pas seulement les sœurs qui mobilisent le père. Il y a aussi tous les laïcs qui gravitent autour des communautés, Dames Servantes, Frères de la Fraternité, Décurions et les dernières arrivées, mais tout aussi vigoureuses, les Filles de Ste Monique :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

permettent à chacun de développer sa capacité d'aimer, d'entrer en relation avec ses proches et avec Dieu.

Comme aux premiers jours, leur témoignage nous invite aujourd'hui à nous laisser étonner, enseigner par la nouveauté de l'Évangile et par la nouveauté du monde dans lequel nous vivons. L'esprit y est à l'œuvre d'une manière inattendue qui nous dérouté parfois, mais Jésus nous l'a promis, Il est avec nous sur tous nos chemins jusqu'au dernier jour (Mt 28,20).

« Va, dit le Seigneur, avec cette force qui t'habite !
N'est-ce pas moi qui t'envoie² ? »

Alors que dans la vieille Europe les effectifs et les forces vives de la Congrégation s'amenuisent, des appels viennent d'ailleurs. Les derniers Chapitres généraux ont choisi la vie en transmettant le charisme dans d'autres lieux de souffrance et de fragilité, mais aussi de grande richesse culturelle, où l'intuition fondatrice se laissera inculturer.

Étienne Pernet ne nous avait-il pas dit :

« Vous irez partout, parce que partout il y a des malades, des pauvres, des âmes à sauver... l'univers entier vous est ouvert ! »

« Va, dit le Seigneur, avec cette force que tu as ! Oui ! C'est moi qui t'envoie. »

Sr Bernadette GUYOT

1. Thème du dernier Chapitre général des Petites Sœurs de l'Assomption.

2. Jg 6,14.

Table

Avant-Propos, de Sr M. F. PHELIPPEAU

Préface, de Sr Lucie LICHERI

Introduction

Les origines d'Étienne Pernet

Les quatre années de travail et d'épreuve (1845-1849)

Les débuts avec l'Assomption (1849-1863)

Un prêtre assomptionniste accompli

Antoinette Fage et ses premiers pas aux côtés du père Pernet

À l'œuvre ensemble dans les tribulations (1865-1870)

L'épreuve de la guerre et de la persécution

Le temps de la croissance

Les dernières années (1883-1898)

Conclusion, de Sr Bernadette GUYOT

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en avril 2013
N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : mai 2013
Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
542/2013